Madame du Châtelet, une femme au « *tempérament de feu* ».

(Un amant qui philosophe ne sait plus aimer,
Une philosophe qui aime ne sait plus philosopher…)

Document n°1 : Robert Mauzi, Edition critique et commentée du Discours sur le bonheur, 1961.

Quelquefois cependant, elle s'efforce de ne pas perdre pied tout à fait, en se rappelant le système de sécurité qu'elle s'était construit : « Je tâche toujours de tenir mon âme dans une telle situation que je trouve des ressources dans mon courage, dans ma philosophie, et surtout dans mon goût pour l'étude, si vous m'abandonnez »[1]. Il lui arrive aussi d'opposer à ses illusions les vérités d'expérience, qu'elle exposait si philosophiquement dans son essai : lorsqu'un des deux partenaires a cessé d'aimer, il est vain de chercher à faire revivre la passion éteinte. Les formules qu'elle emploie sont les mêmes, mais la tonalité en est bien différente. Il ne s'agit plus de faire son profit d'une fâcheuse évidence, mais de déplorer inutilement une fatalité devenue irréparable : « Ramenez votre cœur, *mais je sais trop que le goût ne se ramène pas* »[2]. — « *Je sais que l'amour et le goût ne se ramènent point*, et je pleure en secret l'erreur de mon cœur »[3].

Mme du Châtelet se souvient aussi qu'elle avait parlé dans son traité de la rareté des cœurs vraiment fidèles : la divinité, disait-elle, n'en produit qu'un par siècle. Pour son propre siècle, elle croyait êt[illegible]e cœur spécialement façonné par les dieux. Dans les lettres à Saint-Lambert, elle continue à célébrer tristement son « immutabilité »[1]. Alors comment a-t-elle pu imaginer, puisqu'elle se savait exceptionnelle, qu'elle pourrait rencontrer une âme semblable à la sienne ? « Je me repens bien amèrement de m'être laissée séduire par votre amour et d'avoir cru qu'il y avait un cœur digne du mien »[2]. Toutes les lettres à Saint-Lambert sont ainsi parcourues par le thème du *regret d'aimer*, qui s'oppose au thème idyllique du *bonheur à deux*, et secrètement le dissout :

« Otez-moi le sentiment qui ne me quitte point, de me reprocher de m'être livrée à mon goût pour vous, de sentir que vous ferez et que vous faites mon malheur »[3]. — « Je vois à quoi tient le repos et le bonheur de ma vie, mais je le vois trop tard »[4]. — « Je vois clairement moi, que le bonheur de ma vie est passé et qu'il faut y renoncer pour toujours »[5]. —

1. *Ibid.*, lettre 54, p. 208 (Best., II, p. 190).
2. *Ibid.*, lettre 75, p. 220 (Best., II, p. 305).
3. *Ibid.*, lettre 76, p. 221 (Best., II, p. 254).

CLXXX. ÉTRENNES A LA MÊME,

AU NOM DE MADAME DE BOUFFLERS.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal, et la physique[1].

[1] RÉPONSE DE MADAME DU CHATELET.

Hélas! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié :
Je donnerais tout le reste pour elle.

Poème de Voltaire, attribué à la Duchesse de Boufflers.

•

En se laissant aller à cette démesure, Mme du Châtelet sait bien qu'elle prend le contre-pied de toute sa sagesse, de sa « philosophie ». De temps en temps un mot désabusé, un mot de vaincu, exprime la conscience qu'elle a de sa folie : « Toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. »[1] — « Je sens bien que je me contredis. »[2] — « Je suis si philosophe sur tout ce qui ne touche pas mon cœur. »[3] — « La philosophie, qui m'a toujours garantie de l'ambition, ne peut rien pour moi dans cette occasion »[4].

Document n°2 : « 10 septembre 1749 : mort de la mathématicienne et physicienne Émilie du Châtelet », 9 septembre 2018. URL : https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article6243

Mme Denis écrivait de son côté à Thiériot : « Il est lié de façon qu'il me paraît presque impossible qu'il puisse briser ses chaînes. » « Elle lui rend la vie un peu dure, disait Mme de Graffigny ; je le plains, le pauvre Nicomède. » Enfin, d'après Mme de Staël, qui paraît avoir trouvé le mot juste, « elle était la souveraine, et lui l'esclave » (Lettre de Mme de Staël à Mme du Deffand du 15 août 1747).